

collection *présent (im)parfait*

Chloé Bressan
claire errance

Ouvrage publié avec le concours de la Région Bretagne

© éditions isabelle sauvage, 2015
Coat Malguen, 29410 Plouénéour-Ménez
ISBN: 978-2-917751-54-1
ISSN: 2100-3416

éditions] isabelle sauvage

Renoués depuis la claire errance. Trajet inverse. Attaques de promesse d'avant le cercle. Continue, joyeux, le tricot dramatique du printemps suivant. Drama cela s'abouche, cela enchante drama! Partie intégrante depuis automne. C'est tout familier et ça te dit «Ça va!» comme si l'hiver faisait grâce de ses couteaux primitifs aux yeux décillants. Comme si le cercle n'encerclait plus. Drama cela s'abouche, cela enchante drama! Faire que le côté sombre apporte un peu plus d'herbe et de vision. Faire que le côté sombre altruisse les bouches. Même formule pour disparaître.

Lumière-témoin. Étrangère d'une étreinte. Je suis. Assoiffée, la danseuse porte s'ouvre et se referme, dans le bleu la ligne soudain, pleine et déployée, sans confort nocturne, près des pendules arrêtés, n'est plus que blanc coton. Mains nues sur la porte fermée. Noire participation du bois. Le ventre dessous abrite l'obsessionnelle tension à recréer du monde de là à... Esclaves-amants les rochers, rejetés en arrière rejetés. Oui, je me sens arbre de ne pas parler. À revenir encore, toute encore déchiquetée par l'approximatif battement contre ma lèvre. Ce n'est que chandelles et fentes, abysses dans tes reins proches, que chandelles et musique l'étreinte d'où tu t'échappes. Sans la mort, depuis ta descente dans la folle joie. D'homme en homme je deviens, de femme en femme tu reviens, arbre depuis... et toi, tu descends ange et le lierre, sur les pierres, étrangle ton souffle. Dessous, l'arbre en décembre inscrit dans son bois notre lit nôtre. Noire la rêverie de ta danse. Ton monde logique imperturbable sous quoi se rident tes surfaces.

Figés devant le mur, ils, la sangle se resserre ou la lame s'avance. Je t'ai vu fendre le miroir plastique recouvert de hiéroglyphes et de mémoire d'encens. Casque chevalier, ils, ta tête défaite tombe, le silence de proie à ta tête défaite. La plume remue encore, ils, longtemps après. Tes épaules de cire bougent comme un astre. La forêt, à côté, tend l'oreille de trois cavaliers passant, coupés par les arbres. Ils, à mesure de la fuite dans les jambes, s'amenuisent et s'ajoutent. Ils, te regardent mourir, dans le chant confondu d'un couloir, d'azur et de boue.

Regard priant haut, bat au rythme des filles des contes, étendues. Tant d'heures démentes à vouloir crier tant. Découvrant la griffe de vieilles pensées, la source est là. Demeurer commun, demeurer fou, demeurer au commun de la question, demeurer plus loin que l'ombre du regard, demeurer dans l'air sauvageon, toi. Regard priant haut, sur le fil des histoires, lues et relues milliers de fois. Tu partages en deux l'errance. Geste prémonitoire, vaste. Lorsque l'Appel se fait isolant au milieu de la foule, lorsque l'Appel franchit l'isolant, ta joie se dédouble, s'imprime et dévisage tes croyances.

Au bord de ton corps, le ciel se défait. Cruciale, j'admets ta venue, enroulée de vents forts et de copeaux de bois. Ta venue fière est louable. Je n'entends plus les efforts des bras à rompre. Tu es venu et j'ai cru, pour poignarder mon silence, et j'ai cru, pour déraciner le visage apparent. Cru plus qu'aujourd'hui le bruit de mon sang. Tu es venu contracter l'étrange réalité, cet œil, et le bruit lourd de tes bottes me semble une enfance blottie dans un parfum de talc. Et j'ai cru à la pluie, à l'errance, cru au bleu de l'aura, n'est-ce avant tout le simple, sans y penser ?

Justement

pour éteindre et le doux et le dur de ta voix, si, tu dis, tu affirmes, déplaçant la lumière et mes cheveux qu'elle emporte. Si idée de passage si, d'un passage une porte, si, et que le vent te pousse. Mais encore si loin de tomber dans tes bras, justement me serre et me freine, si loin de tomber dans tes bras, je porte le ton d'un courage passager. Si loin que l'idée me serre et me freine et puis te voir t'immerger sous la robe où mon corps nous arrête. Il fait froid, justement. J'éteins. Ce qui brutalise ta plainte. Tu recommences à voir, j'éteins. La jouissance de tes lombes se repose au soleil. Tu restes prudent. Tu tournes vers la fenêtre tu tournes, ta broussaille ta maison ta volupté, tu tournes, dans les limbes, toutes tes affaires et mes peignes et tes projets. Sous la robe où mon corps dessous ton sexe, parmi les feuilles. Justement mes bras, la nuit, par la fenêtre, passent pour voir. Passager si loin que la robe où mon corps me serre et me freine. L'errance pour se tenir, devant nous. À partir un peu plus tard que la parole blesse, justement.

Assez sur le matin tu t'es penché. La compagnie des autres ne te va pas, ni le jour inédit. Seul, tu es autre chose que tout ce blanc qui dissout. Seul, tu vas vers avec plus de souffle. Assez, fragile. Attendre que fleurisse. Partir tôt, alors. Remettre du temps sous la table, y tremper les pieds. Penser à Rilke en versant l'eau dans le grès. Surprendre Artaud sous un ciel en furie et lui demander où il va. Appuyé sur quelques heures, tu sens monter tes mains, tes mains deviennent ces heures. Monter. Tu ne veux pas suivre le tracé permanent. Assez, fragile, tu remets à demain de me perdre. Tu veux monter. Monter de rire et d'offrande. Monter le pays qui s'agrippe à toi. Tu remets à demain de me perdre, assez de repos sous les lys, assez. Valise verte, elle te laisse faire, ainsi que moi, pour occuper le plan où tu veux aller, et ne veux pas. Tu l'as remplie de tant d'attente que la fermer forcerait de remettre à plus tard. Valise verte, assez. Irons-nous? mais le goût de partir laisse trop de traces vertes sur les heures. Tu sens monter tes mains, tes mains deviennent ces heures. Valise verte, assez. Tu remets à demain de me perdre. Ou que fleurisse...